

Liège le 20 novembre 2008.

L'Inde et puis quoi encore !

Il n'y avait aucun prétexte à trouver pour fuir ce mois de novembre qui allait me faire passer le cap de la cinquantaine.

C'est le besoin de me rendre utile à d'autres que mes proches en utilisant un peu de mon maigre talent, de ce temps libre de contraintes que je me suis toujours ménagé et le matériel qui permet de faire des miracles avec le contenu d'un grand sac qui m'ont motivé.

Une rencontre avec Marc il y a quelques années m'avait fait apparaître ce personnage doux et un peu énigmatique, sous les traits du bienfaiteur d'une cause dont j'ignorais beaucoup. L'approche de la date fatidique qui allait me faire descendre la pente vers un hypothétique centenariat, m'a poussé à revoir Marc et lui demander en quoi je pouvais être utile à la cause des tibétains en exil en Inde.

Quelques précautions sur la sensibilité toute relative des Tibétains à nos techniques de communications modernes plus tard, Marc m'a néanmoins encouragé à partir vers ces gens dont je savais peu et qui n'attendaient rien de moi.

Le TCV (Tibetan Children Village) est une organisation qui a été créée dès 1959 avec l'exil qu'entraîna l'attaque de la Chine contre le Tibet. Sous l'impulsion du Dalai Lama, une structure accueille les enfants des réfugiés et leur enseigne leur propre langue, le Tibétain, les maths., de la géo./histoire, des sciences et l'anglais pour leur donner le plus d'outils intellectuels possible afin de ne pas perdre cette génération ou de voir se diluer la culture dont elle est issue.

Le soutien que ce TCV a reçu permet maintenant d'accueillir plus de 16000 étudiants répartis sur huit sites en Inde. Les ressources sont majoritairement apportées par les parrainages d'occidentaux qui versent symboliquement un euro par jour par enfant et conséquemment une trentaine d'euro par mois. Si on décide faire confiance à ces gens, on se voit donc proposer un étudiant dont on recevra de loin en loin des nouvelles et que l'on soutiendra dans ses efforts.

On peut donner plus qu'un euro par jour.

En faisant ce petit pas pour les Tibétains et ce pas de géant pour un presque quinquagénaire, mon projet était double : créer un clip court à poster sur le Net et compléter le DVD déjà réalisé par Marc sur l'école où j'allais atterrir afin d'encourager au parrainage d'enfants.

Plus hypothétiquement la possibilité de produire un documentaire sur ces TCV m'était apparue comme possible.

Voici donc le récit de ce que je vais découvrir avec vous.

Ces textes ont été écrits au jour (presque) le jour, sans correction ultérieure si ce n'est celle dont mon Mac est pourvu et avec lequel je ne suis pas toujours d'accord, d'ailleurs.

On pardonnera donc le style « spontané » et l'orthographe boudeuse. Si vous ne désirez pas encombrer votre boîte avec ces textes, vous pouvez me le signaler, je comprendrai très bien et n'en prendrai pas ombrage. Ces quelques textes donc pour m'éviter la répétition toujours frustrante d'un récit pour celui qui la fait et ennuyeuse pour celui qui l'écoute. Ces mail n'appellent donc pas de réponse et vous parviendront au rythme d'un par jour pendant 19 jours. Bonne lecture donc dès demain.

New Dehli.

A côté de cette ville-pieuvre Le Caire semble aussi propre et ordonnée que la ville de Martigny en Suisse. Tout ce qu'on fantasme sur l'Inde, ce fouttoir sans trottoirs, cette masse croupie dans la crasse, ce chantier où rien n'est terminé et ce qui l'est est à recommencer, tous ces métiers qui n'en sont plus, ces enfants à dévorer, ces femmes belles et maigres à mourir, les riches et les inclassables, luxe et indécence, ciel bleu et air gris.

On n'en est pas à un cliché près. Il faut dire qu'ils font de gros efforts pour y correspondre.

A la descente de l'avion, c'est encore une civilisation d'aluminium et de béton mangé par la mousson. Ce sursis prend fin dès les premiers tournants négociés par le taxi. S'éteignent alors les feux de la rampe de lancement. Dès le franchissement de cette porte invisible votre carte de débarquement n'est plus valable.

On roule à gauche mais je ne vois pas de différence avec nos routes. Tout se passe au centre.

Il est vingt-trois heures trente et le camion qui vient vers nous cache dans ses phares le cul de la charrette à bras qui cahote sans feux.

Nous sommes gênés par la fumée épaisse d'un brasero de pneus sensés tenir compagnie à une cohorte de dromadaires escortés de chiens jaunes et bancales. Beaucoup de choses vont sur trois pattes ici : les chiens, des voitures, des humains si on compte les béquilles.

Les cadavres épars sont les dormeurs d'une nuit sans étoile.

Le ciel est clair mais la lueur des astres n'est pas assez obstinée pour se poser sur ces formes désespérées. Venue du fond de la galaxie, elle renonce à percer cette ultime couche de brouillard humain.

Le taxi l'est aussi, désespéré. Malgré son air entendu de celui qui sait, il me fait répéter le nom de l'hôtel plusieurs fois. Je tente même une prononciation exotique comme on joue un loto.

Il se perd et mon temps avec lui.

Tout égaré qu'il est, il s'efforce quand même de dépasser tout ce qu'il peut.

Pour nous perdre avant tout le monde je suppose.

Nous tournons et retournons cette poussière, ces quartiers sans début au bord de la fin. L'idée d'un guet-apens me vient comme une boutade.

Finalement le portique est trouvé par hasard et la lourde grille est tirée par quatre képis fiers d'être autant à la manœuvre mais si peu payés pour l'accomplir.

Une courte nuit dans une suite improbable et c'est le retour vers la piste d'où l'on catapulte les traits d'une Inde qui réussit à quelques-uns et laisse à tous le droit de squatter un bout de tarmac défoncé.

A demain donc

SUJA.

Le bimoteur souffle l'air chaud de ses pâles vers Dehli, son museau tourné vers l'Himalaya. Après quelques minutes, les maisons basses de la périphérie sont détruites par l'ellipse des hublots. Bouclez vos ceintures, le spectacle commence !

La blancheur des montagnes trace mon électrocardiogramme sur le bleu du ciel.

Des pics et des pics, j'ai vu ça, maintenant je peux mourir.

De bas en haut la succession des reliefs, pitons, pics, crêtes, contreforts, forment les vagues d'un océan vert puis brun et enfin gris chapeauté de blanc.

Je fais même une photo, j'anticipe ma frustration : je me dis qu'elle sera comme un signet dans mes souvenirs.

Rien de plus.

Deux heures de vol qui passent comme un bon reportage. Je conseille le siège

10 D à l'aller et 10 A au retour avec vue improbable sur l'Himalaya.

Atterrissage sur le petit aéroport de Dharamsala (Gaggal airport) .

Il fait bon et l'air frais transporte les senteurs d'autres découvertes. On a les Madeleines que l'on peut.

Je rencontre Nyima, petite et nerveuse elle m'emmène au taxi. Environ 60 km de routes Indiennes.

Pour ceux que le code de la route effraie, il suffit de deux kilomètres pour réviser toutes les fautes graves qui vous mèneraient en prison sur nos rivages.

Nécessité fait loi et c'est à coup de klaxons que les choses s'arrangent.

Toujours à la dernière seconde et dans tous les cas en faveur du plus haut.

Les milles et un virages m'offrent un échantillon de cette région du nord-est de l'Inde. Des rizières, du thé, des vaches prioritaires (on ne dit plus sacrées), des camions hauts et en couleurs, des femmes minces dont les paniers portés sur la tête semblent ajouter un galbe supplémentaire à leur corps.

Arrivée à la yourte. L'aspect des écoles est pauvre et rien n'y est beau.

Seul l'écrin est à couper le souffle : la chaîne basse de l'Himalaya. La construction des bâtiments s'est succédée au rythme de l'arrivée des enfants.

La montagne et les rizières donnent un aspect rangé au tout dans la succession de terrasses où la précieuse céréale est cultivée.

Je découvre la pièce où je vais tâcher de réaliser ce projet qui m'a transporté si loin des miens.

Aucun regret, juste une interrogation : suis-je bien à ma place ?

Loin d'être accueilli comme le messie je redoute de décevoir avec mon projet vidéo si loin de leurs besoins tellement essentiels.

Je pense que ce sera mon premier contact avec la pauvreté.

Mon fatras technologique m'impressionne par sa vanité coûteuse.

C'est dans ces cas-là que l'on mesure son degré d'obstination.

Première visite.

Ils ont de belles dents, je les vois car ils me sourient tout le temps. Des sourires, des regards amusés. J'ai droit à tout le catalogue. De la poire fendue au sourire troublé par la vue d'une nouvelle tête.

Un tour rapide de l'école et nous nous retrouvons assis pour le dîner. Il y a des bouts de viande dans le bouillon et ça étonne tout le monde.

Nous irons rendre visite à un professeur d'Anglais fêru de vidéo. Il vit avec sa femme et ses trois enfants au sein même de l'école comme tous ses collègues et le staff. La conversation porte sur mon métier et je me surprends à n'en conter que les bons côtés. L'environnement m'a déjà fait ravalé mes tracas d'enfant gâté d'une Europe qui pleure la bouche pleine.

Retour dans ma chambre. Il ne doit pas faire plus de 10 degrés et aucun moyen de faire dilater le mercure. Je rajoute une couverture met le bonnet que Laura m'a donné sans croire que j'allais le porter. Je finis par m'endormir tout fier de produire les calories déficitaires.

J'ai quelques appréhensions pour la suite. Je me réfugie dans l'espoir que je fais m'y faire.

La nuit fut longue et les étapes nombreuses. L'endormissement chaotique, le réveil par les aboiements des chiens errants vers minuit à peine passé. Le lever matinal (4H30' quand même) des étudiants en mal d'apprendre, et l'horloge intérieure réglée sur moins quatre heures y sont sûrement pour quelque chose.

Une toilette à l'eau froide et le petit déjeuner me rechargent les vieilles batteries.

Deuxième visite.

Accompagné de Nyima je rentre dans une classe de petits. Ils sont quarante et pas de bancs ou de pupitres ni de chaises pour tout le monde.

Actifs, penchés sur leurs mauvais cahiers. Concentrés. Ce sont les derniers arrivés. Ils n'aiment sûrement pas être loin de leurs Tibétains de parents et ont dans le regard la maturité de ceux qui savent qu'ils vont devoir ramer longtemps avant d'arriver où les enfants normaux se contentent de démarrer. Ils sont en OC (Opportunity Class). Les profs qui enseignent ici ont pour rôle d'observer chaque élève et d'estimer son niveau et ses capacités.

Pour la plupart de ces « newcomers » la scolarité fut peu ou pas existante avant le TCV. Le tibétain parlé à la maison est rarement académique et ils ignorent leur culture et leur religion. Leurs parents souvent trop occupés à organiser leur survie n'ont pas le temps et les capacités de les aider.

La population Tibétaine en Chine est reléguée à l'état de « unter mensch » comme l'a dit d'Autres un moustachu tristement célèbre.

Encore deux cent cinquante mille à Lhasa, ils sont en concurrence avec cent cinquante mille Chinois venus chercher fortune au Tibet.

Fort de sa conquête de marchés où vendre leurs jouets en plastiques et appuyés par leur administration qui bride toute velléité d'indépendance des tibétains, ils trustent les meilleures opportunités au Tibet et relèguent les habitants ancestraux au rang d'attraction quasi folklorique.

La corruption et l'accès aux études trop coûteux pour les Tibétains souvent sans ressources, laissent craindre une marginalisation et une dilution d'une culture millénaire par une autre agressive et impérialiste.

Classe suivante.

Sans prof, ils étudient à plus de trente dans une large pièce éclairée par le soleil de l'après-midi. Ils ont entre quinze et dix-sept ans.

J'expose mon projet à ces adolescents. Je leur demande leur collaboration. Rieurs et compréhensifs ils refusent néanmoins d'apparaître à l'écran. Une deuxième explication matinée de dessins au tableau, jeu de rôle avec les plus collaborants et quelques grimaces plus tard, je leur fais promettre une liste de cinq noms pour tenir un rôle dans le clip. Rien n'est joué malgré leur engouement apparent.

C'est le problème numéro un. Leurs parents sont encore au Tibet. Ils risquent de gros ennuis si leurs enfants sont reconnus par les chinois qui n'ont apparemment rien d'autre à faire que d'embêter toute la planète avec leurs produits de merde, leurs jeux olympiques qui puent le chiqué et cette irrésistible envie de détruire tout ce qui n'est pas aussi vulgaire qu'eux.

La séquence est prévue pour le web et son but est d'être visionnée par le plus grand nombre et risque de l'être aussi par l'occupant chinois...

Demain c'est férié.

Un truc de bouddhisme, je n'ai pas bien compris.

La journée se termine par le tournage d'une séquence de foule.

Les étudiants remontent de leur cours. Plus de cinq cent. La lumière est rasante et ocre. La poussière vole et jauni légèrement le décor. Il y a un joueur de flûte qui répète.

La multitude passe. Me frôle. Me regarde. Depuis mon arrivée, je suis béatement à l'écoute. De la voix rauque en pleine mue à la plus fine des fines jeunes tibétaines, ils chantent. Doucement, à tue-tête, le matin (tôt), à plusieurs, le soir (tard), seuls ou accompagnés par un instrument comme une guitare ou une flûte d'ici. Dans les classes on peut entendre des chants didactiques. Parfois de loin en loin je reconnais un air de rock chanté en yaourt. C'est permanent, obsédant souvent charmant et tellement différent de nos sorties d'écoles où le sujet qui fâche c'est la sortie d'un 40 giga alors qu'on vient d'acquérir le 20 giga.

Ce soir je dîne dans la maison n°9 avec les enfants.

Sous la direction d'une » maman » ils sont 43 et pourvoient à tour de rôle aux tâches du ménage, de la lessive de la préparation des trois repas. Les plus jeunes sont aidés par les plus âgées (max. 16 ans).

La nourriture. Ha ! vaste sujet. Pour mes papilles tout me semble bon mais je confesse être très prudent. Je mange peu (le décalage m'y encourage) et je ne cache pas que les mets s'ils sont bons, peu appétissants ne m'encouragent pourtant pas à faire bombance.

Les conditions de vie, suivent l'infrastructure. Elles ne permettent pas d'atteindre nos standards d'hygiène. Même avec la meilleure volonté, s'ils sont très propres, la pauvreté ambiante, le matériel de récupération (Casserolles, plats, couverts, bassins, éviers), ne me permettent aucune imprudence.

J'attends depuis Dehli ma première alerte et me contente chaque soir de ce répit bienvenu.

Journée remplie à ras bords, je me glisse dans les draps froids et entame ma deuxième nuit. Je me bouchonne les oreilles. Rien n'y fait, mon horloge intérieure me joue encore des tours.

Réveil un peu surpris et eau froide me mettent en route accompagné de mon assistant et de Nyima vers l'école de Chauntra où des enfants cumulent le défaut d'être nés au Tibet et d'avoir un handicap mental. Je pense que c'est aspect doit être vu dans la séquence. Nous rencontrons Laurent et son homologue Tibétain qui s'occupent des enfants.

Je monte ma caméra et je filme une activité de motricité. Une jeune fille autiste me met en larme, son rire et son regard viennent d'une autre planète. J'ai du mal à filmer. Aucun malaise mais une sincère de compassion pour cette injustice cumulée. J'espère qu'elle n'est pas consciente de son état. Je prends conscience du notre. Je mesure les différences.

Toute la misère du monde sur mes épaules. Je l'ai bien cherché. Je participe comme je peux à leur activité le tournage terminé.

La jeune fille n'est déjà plus avec nous. Elle est pourtant assise à nos côtés.

Nous quittons l'école par un chemin qui mène à un temple bouddhiste.

Visite rapide de ce qui reste pour moi (il en est des autres magasins à religions que sont les églises, mosquées ou synagogues), un fatras de symboles qui impressionnent les ignorants et rassurent les nantis.

L'endroit, comme souvent, est immense et comme toujours son aspect tranche avec le lieu de pauvreté où il est implanté.

Il en était de même de nos cathédrales, souvenons-nous (et aussi pour la gare des Guillemins par parenthèse).

Retour à Suja, déjeuner avec une classe dans leur lieu de vie et conversation avec Nyima, petite bonne femme toujours souriante mais ferme et avisée, Laurent qui a profité du taxi pour revenir à Suja et mon assistant dont je ne me souviens décidément jamais du nom.

Laurent a travaillé ici et selon la conversation qu'il a avec Nyima cela ne s'est pas bien passé avec le staff. Ce garçon me semble fragile et sa présence ici me paraît plus lui servir à se connaître (et pourquoi pas ?) que vraiment utile au TCV. Je ne fais aucun commentaire (le zen commence à faire son effet) et vais me prélasser au soleil chaud de quatorze heures. Je rentre et me met sur le balcon de ma chambre. A demi inconscient je suis bercé par un flûtiste amateur. Belle après-midi pour les enfants qui jouent comme le feraient tous leurs semblables un jour de congé volé à leur vie quasi monacale.

En effet, dès leur plus jeune âge ils font face à la vraie vie en gérant leur quotidien, leur vie sans affection loin de leurs proches, leur vie spirituelle au rythme des lectures et cérémonies religieuses et enfin leur vie d'écolier puis d'étudiants à marche forcée. Le tout dans des dortoirs et classes, propres mais vétustes et laids. Aucun agrément matériel ni affectif ne vient égayer leurs heures. Seules quelques filles passent serrées l'une contre l'autre se réchauffant comme elles le peuvent. Mais toujours et partout ces rires, chants, cris de joie, sourires.

Ce soir je vais assister à quelque chose de bouddhiste important ou le contraire.

Impressionnant ! un hall décoré en l'honneur du Dalaï Lama rempli de plus de cinq cent adolescents. On me propose de m'asseoir avec le staff et les moines. Je refuse, je préfère rester assis par terre parfaitement aligné. Ça commence. Une succession de prière chantées. Les voix forment un cœur étourdissant avec les graves d'adolescents et les aiguës un peu nasillardes et fascinantes voix des filles à l'unisson.

C'est un peu long et très inconfortable mais d'un coup la magie du moment opère : une panne de courant. C'est à la lumière des énormes plateaux de bougies que continuent les invocations. Tout se transfigure dans la lumière vacillante. Semble plus beau. Le lieu, les personnes, les filles dont les cheveux déjà magnifiques luisent et semblent encore plus lisses. Sur leurs visages se lisent les plaines, les contreforts, la dureté du climat et la joie apaisée.

Moments rares et magiques.

La suite est moins drôle car n'y comprenant rien j'ai l'impression que cela ne finit pas d'en finir. Et la lumière est revenue. Trois heures c'est long assis à même le plancher mais je ne regrette pas. Retour à la casbah et dodo. Il fait un peu plus froid qu'hier mais je fais semblant de m'habituer. Pas le choix.

Houlà, ça file. Le temps d'avaler sa soupe aux nouilles et paf ! on est samedi. Les enfants n'ont qu'une demi-journée de classe aujourd'hui, l'après-midi ils nettoieront les classes, les abords de leurs bâtiments, leurs bâtiments, ils feront leur linge, le mettront pendre, gratteront les avaloirs, feront les grosses vaisselles, récureront les chiottes et tout cela avec des rires et des chansons. J'ai même vu une troupe de jeunes filles écopper une chambre de visite qui ne sentait pas la rose et qui était bouchée au point de déborder. Elles chantaient et riaient en soulevant un peu leur petit nez quand même. Ce matin je me retrouve à gérer mes premiers figurants. Ils sont 500 quand même. J'ai imaginé une petite scène et la mettre en place est relativement facile avec ces jeunes gens dociles et motivés. Il faut dire qu'ici les distractions sont rares et voir s'agiter un long nez derrière sa caméra doit faire partie d'une réjouissance comptée.

C'est parti ! et ça ne marche pas trop mal (à voir à l'écran donc). Ils doivent, au signal de mon assistant, lancer leur casquette en l'air et crier houaaaiis ! Il est évident qu'il ne faudra pas recommencer trop de fois car les remettre en place après le lancé demande un peu de temps et non n'en n'avons guère, la classe devrait avoir commencé depuis quelques minutes. Après trois fois j'estime que même si ce n'est pas parfait, on fera avec . Les cris partent un peu trop tard et le micro-cravate n'a pas été bien camouflé par mon assistant. Le groupe des cinq cent étudiants se disloque rapidement et nous passons à l'étape suivante.

La journée de tournage se terminera vers 15H00 avec des plans de vie et quelques-uns des alentours. Hier la journée de travail ne fut pas très productive. Seulement deux interventions d'étudiants qui prononcent avec succès les phrases de mon scénario.

Assis au soleil de l'après-midi j'entrevois la possibilité d'envisager un projet peut-être plus important. En effet, lundi, le dernier intervenant du clip sera dans la boîte et il me restera quinze jours ou presque pour faire des images supplémentaires. Alors pourquoi ne pas envisager un projet plus ambitieux ? Dimanche nous partons à plusieurs vers la montagne pour faire quelques plans de l'école vue de loin et quelques plans de route. Nous partons avec la Jeep de l'école et un pique-nique (il paraît qu'il y aura du poulet et je m'en réjouis).

Ça va faire une semaine sans viande et ça ne me manque pas. Demain donc j'exposerai à Nyima mon projet et si elle est avec moi alors je prendrai sûrement la décision de tenter le coup.

Une journée à se prélasser au soleil. Une heure route dont les lacets ridiculisent beaucoup de nos cols, quelques croisements hasardeux nous amènent à 3700 mètres d'altitude sur une aire de pique-nique. Mon assistant s'est pourvu de quelques bières et la nourriture est déballée.

C'est la fête. J'ai quand même du mal à réaliser que nous sommes à à peine 500 mètres du plus haut sommet d'Europe à bavarder tranquillement autour d'une blonde locale. La fête me tourne un peu et on me promet un mal de crâne pour le lendemain.

Le paysage est magique et toute la journée on aura de cesse de l'admirer.

Je tourne quelques images qui situent l'école dans le paysage.

Je filme quelques parapenteurs qui démarrent de notre lieu. Retour vers quatre heures. La nuit sera paisible.

Voilà, c'est fait, j'ai fêté mon anniversaire, hier, dans un restau en plein air par 5° max. On était tous (six personnes en tout) autour d'une table et on a plutôt bien rigolé. Peu gêné que nous étions par nos vestes, écharpes manteaux et chapeaux. Je commençais un mal de gorge alors ce n'était pas 100% mais j'ai fait avec. On m'a offert des cadeaux, livres du Dallai et une couverture avec écrit dessus Tibet. Pour des gens très pauvres que je n'avais jamais vu il y a quinze jours... Ils avaient décidé de me faire une petite fête et c'est moi qui les ai poussés au restaurant en leur disant que c'était innégociable, que c'était moi qui payais. Six personnes, trois services plus dessert plus deux taxis les boissons et des cafés : même pas mille balles ! On peut faire l'américain à ce tarif-là.

Le jour d'avant, au souper du soir (on était donc dimanche), une grande (14 ans) qui s'occupe avec une ou deux autres du même âge de trente moutards, m'a proposé de choisir au hasard dans l'assemblée un enfant pour qu'il chante. Je me suis donc exécuté et à la faveur de choix successifs une gamine a chanté deux chansons Tibétaines avec cette façon un peu criarde quand ils récitent leurs Mantras, prières et chants. Touché, ému par cette intonation rare et le ton du chant auquel je ne comprenais rien mais entendais tout, les larmes me sont venues sans que je n'y puisse et voulusse rien faire.

Avec d'autres, j'ai eu droit à des contorsions, genre je suis gêné, à des raps-yaourts mais aussi à des merveilles soutenues par des tout petits qui chantaient les yeux au ciel, la pointe du pied vers le sol et la main dans les cheveux.

Nous sommes donc mardi et ce n'est pas un bon jour. Mon mal de gorge m'a empêché d'avoir une bonne nuit, je digère moyen mon anniversaire et comble de malheur, en mordant un simple morceau de pain je me suis cassé une dent de devant. La classe ! Je viens de prendre dix ans en une minute. On dirait un petit vieux. Tenir quinze jours comme ça, ça va être l'enfer. Hier j'ai rencontré le directeur de l'école et je lui ai expliqué mon projet de clip, de DVD et que je pensais avoir assez de matière pour faire un reportage plus ambitieux. Pas commode il me demande de patienter en attendant qu'il en parle avec les hautes autorités. il compte même me faire rencontrer le grand directeur de tous les TCV. Le coup du parapluie marche aussi au Tibet...

Je comprends leur prudence. Par idéal beaucoup de gens veulent « faire » quelque chose sur le TCV. Pas toujours conscients que les Chinois veillent. A la moindre occasion ils prendront des mesures contre les parents restés au Tibet si les enfants sont reconnus sur une photo ou une vidéo.

Au TCV on a vu des enfants rappelés par leurs parents las des attaques de l'administration ou de la police chinoise à leur encontre au seul prétexte d'être coupables d'avoir soustrait leurs enfants à l'influence de la Chine. Demain est autre journée. Je compte louer les services d'un taxi et rouler au petit bonheur dans la région. J'ai envie de me faire un petit reportage photo. J'espère ne pas m'y casser les dents. Ha ha !

Voilà, en route pour un safari photo. Nous voici donc partis pour une journée de photographie. Je les préviens que ce sera chiant pour eux parce qu'au moindre tas de branches, une jolie brouette, une vieille bétonnière au bord de la route, je vais tomber en pâmoison.

Et ils acceptent tout heureux, je crois, de filer hors du train-train quotidien. Les paysages sont... Indiens avec tout ce qu'on y a mis de clichés personnels, d'appréhension et d'émerveillement. Plus la pauvreté se voit moins elle se sent. Dans le sourire des gens et dans la beauté des femmes encolorées. Il leur suffit d'un sari criard et de quelques bijoux pour en faire des maharanis acceptables. N'empêche que ça « craint » vachement au point de vue habitat et environnement. Si l'ensemble est très souvent propre, il n'est guère hygiénique.

Les vallées succèdent aux ponts improbables, les croisements sont parfois difficiles mais tout se règle rapidement avec une ou deux douzaines de coups de klaxons et une autre dizaine pour se quitter bons amis.

Je visite un temple. Rien d'extraordinaire, ce qui m'émerveille ce sont les simples paysages, la vie de tous les jours. Encore une dose de souvenirs inoubliables et impartageables. La charrue se traîne encore derrière des bœufs, les champs de riz se multiplient en d'infinis balcons verts, les routes étroites longent des précipices angoissants, le dernier modèle de chez Tata frôle le triporteur anté-Gandhi surchargé de bois de chauffage ou de lecteurs DVD.

Bonne récolte, une trentaine de fichiers que je me réjouis de tirer au retour à Liège.

En revenant, je demande à Nyima si je peux acheter un paquet de chips pour chaque enfant avec lequel je dîne tous les soirs. J'aimerais les gâter. Pleine de bon sens, elle me dit que chaque paquet coûtera dix roupies que ça fera donc cinq cent roupies et que pour trois cent elle peut acheter trois kilos de viande pour le souper. Je m'incline devant son bon sens et nous passons au village acheter la chair. Je veux l'accompagner mais elle me dit qu'il vaut mieux que je reste dans la voiture. Après quelques jours d'Inde, je ne suis pas encore prêt à affronter une « boucherie » indigène. Le repas du soir sera complété de cette viande, si elle ne correspond pas à ce que nous aimons voir, elle trouve bonne grâce aux enfants toujours privés de ce luxe et à mes papilles d'occidental qui mange trop souvent avec ses yeux.

Au retour hier, on m'annonce que les grands chefs sont prêts à répondre à mes questions demain à Dharamsala. Nous partons donc avec le taxi vers la capitale Tibétaine en Inde. Quatre-vingt-six kilomètres, trois heures quand même. Heureusement, loin de l'autoroute Liège-Bruxelles dont on connaît le moindre buisson, le spectacle est total et permanent. A voir certaines scènes on se dit qu'on a tout vu mais il suffit de trois tournants et deux bosses pour

découvrir un nouvel aspect de la vie des Indiens, un champ de thé, un embouteillage de juments que les nomades guident vers leur prochaine étape.

TCV Dharamsala. Je rencontre pleins de gens gentils avec moi, nous tournons nos images et c'est le retour. Il est quatre heures et la route est encore plus longue puisqu'il fera noir.

Au détour d'un village nous sommes ralentis et puis garés sur le côté d'une route improbable. Le chauffeur sort inquiet et fait rapport de la situation à mes amis. Ils me traduisent que le huit et le vingt-cinq du mois, les routes sont nettement moins encombrées parce que les policiers arrondissent leurs fins de mois en arrêtant et verbalisant les automobilistes pour des raisons souvent fallacieuses. Seulement voilà, on est le 27 et ça c'était pas prévu. Le chauffeur explique que son patron ne s'est pas acquitté d'une taxe et que lui, et pas son patron, devra payer l'amende (plusieurs jours de salaire) s'il se fait prendre.

Aie ! le soir tombe et rien ne bouge. Une heure plus tard, toujours rien.

C'est long une heure à voir défiler des bus dont les moteurs ne tournent plus mais émettent une longue plainte de vieille ganache que l'on mène à l'abattoir, c'est long quand on est envisagé par chaque autochtone comme une curiosité d'être logé, pour une fois, à la même enseigne que le vulgaire contrevenant Indigène.

C'est de toute façon toujours trop long d'attendre. D'un coup tout se débloque et c'est la ruée, il se forme une longue queue de véhicules trop heureux d'échapper encore cette fois à l'appétit de ces ripoux pourtant encore stationnés au bord du croisement mais qui semblent se satisfaire de leur récolte illicite.

Deux heures encore de route, de spectacle, son et, un peu, de lumière. Le wattage est chiche en ces contrées. Nous traverserons même une série de villages privés d'électricité et c'est à la lumière de bougies que chaque échoppe semble inviter le chaland à une gigantesque soirée d'anniversaire. Je suppose que c'est Shiva qui souffle à tous les coups les bougies.

Journée calme à éplucher, télécharger les séquences, ranger le matériel, classer les séquences et préparer les tournages de dimanche, lundi et mardi. Je travaille au soleil car la chambre est toujours trop froide et mes doigts s'engourdissent.

Je passe une heure avec le directeur qui rit beaucoup de mes réflexions et moi je suis sur le cul quand il me dit sa vie de réfugié. Il a cinquante-quatre ans et me semble avoir vécu un siècle de plus que moi. Il porte sur son visage les marques de l'exil. Il n'a plus vu son frère depuis 1967. Il a sûrement changé me dit-il sans rire. Nous achevons notre conversation avec un thé noir (je suis habitué et le trouve même bon) à la lueur du couchant.

Ce soir je mange avec Dolma et ma petite équipe. Elle nous a préparé une série de... j'ai oublié le nom, mais c'est un peu comme une boule de pâte et dedans y a du fromage (un tout petit peu) et de l'épinard (beaucoup) le tout accompagné d'une soupe d'oeufs aux légumes. J'apprécie.

Demain c'est samedi et je donne mon premier et dernier cours de montage vidéo à une kyrielle de profs. Dimanche nous partons à trois avec Dolma Tsering que j'ai et qui m'a choisi. Nous serons donc les parrains d'une petite Tsering Dolma de 13 ans qui vient de quitter son Tibet pour venir apprendre à lire et écrire convenablement ici à TCV Suja. Nous partirons donc lui acheter un manteau pour l'hiver, de bonnes chaussures et j'espère qu'elle acceptera de ma part quelques frivolités qui adoucissent un peu son désarroi d'être si loin de chez elle, de son court passé et de sa famille.

Demain c'est same day. Mais ici aucun day n'est jamais the same.

Nuit un peu agitée par un drôle de rêve que je n'espère pas prémonitoire.

Changement de programme. Je ne donnerai pas ma formation ce samedi, ils ont oublié qu'ils avaient un match de cricket je ne sais où mais seulement prévu depuis plusieurs mois.

Nous irons faire du shopping avec notre petite protégée cet après-midi et je partirai vers le lac ?? (J'ai oublié le nom) avec le directeur de l'école sa femme et Nyima, mon accompagnatrice, demain dimanche.

Après avoir fait ouvrir le magasin choisi par Nyima, nous commençons à équiper la petite. Très mal à l'aise elle accepte tout ce qu'on lui propose sans discernement et sans tenir compte de la taille de l'habit qu'elle essaye. Le vendeur, son frère ses deux enfants et un chien errant qui nous passe entre les jambes, et deux voisins curieux peuplent l'étroite boutique.

Devant la confusion et le brouhaha je dois m'imposer et calmer tout ce monde qui s'agite autour de l'enfant un peu perdue.

Je lui indique un endroit où se changer en toute intimité et guide ses achats vers des produits certes moins colorés mais nettement plus solides.

Nous achetons un manteau vert sombre doublé d'ourson beige du plus bel effet, des chaussures de marche de belle facture et deux sweat avec capuches. Un jean, un pantalon plein de poches, deux sweats et une paire de baskets plus tard nous sortons de la boutique avec Tsering qui insiste pour porter tous ses paquets.

Je propose de déjeuner en « ville » et nous entrons dans un endroit sinistre meublé de dix chaises et autant de banquettes autour de quelques tables.

L'entrée est barrée d'un simple rideau fatigué et sale.

Le village semble tourné vers le tourisme et sur le pas de la porte je demande à Nyima s'il n'existe pas un endroit un peu plus sexy.

Elle revient quelques secondes plus tard et m'indique un bâtiment un peu plus accueillant. Nous nous installons sur une terrasse en toit encombrée d'objets hétéroclites et j'improvise un coin intime en bricolant sauvagement un parasol.

Nous sommes assis. Arrive un enfant sorti tout droit de la cour des miracles locale. Il traîne les pieds dans de plates sandales trouées, porte un T-shirt qui a son âge. Il parle bas sans prononcer.

De son œil (oui, il n'en a qu'un qui fonctionne) il nous interroge en tend un carte tachée et froissée.

Je laisse à Nyima la responsabilité du choix et devisons autour de trois sodas servis dans la bouteille par le jeune traîne savate.

L'ensemble est prometteur mais rien n'encourage à le penser.

Tsering semble un peu plus à l'aise à tel point qu'elle commence à décrire ce qu'était sa vie dans le nord du Tibet.

Sans poser de question et traduit par Nyima elle raconte.

Sa mère est morte quand elle était très petite et c'est sa grand-mère qui l'a élevée. Son père ramasse du bois pour le vendre et ses frères ne vivent plus à la maison. Elle ne sait pas précisément combien de frère de sang elle a. Ils vivaient dans une maison à deux étages et ont été expulsés pour être remplacés par une famille de chinois récemment émigrés. Ils vivent près d'un café où les chinois viennent boire et jouer.

Son récit est ponctué par une jolie grimace. Elle pointe les yeux au ciel pince légèrement la bouche en émettant un son charmant qui m'est inconnu.

Traduit, cela donnerait un genre de : euh ! ou de mmmh ! que l'on prononce entre deux phrases.

Avant de venir à Suja elle a vu des chinois ivres enfoncer la porte du bar voisin. Ils voulaient boire encore mais l'établissement était fermé. Elle les a vu défoncer la porte et a entendu la tenancière se faire battre. Quand ils sont partis, la pauvre femme fut emmenée dans un dispensaire où elle est morte. Silence. Le sourire gêné exprime le désarroi et l'incompréhension de la petite fille qu'elle n'est plus.

Nous la laissons raconter d'autres petites histoires plus personnelles.

C'est très bizarre d'entendre un enfant raconter d'aussi sombres souvenirs.

J'essaye d'imaginer la rue, le village, le froid, les murs, les sols, les couleurs, le vent, les bruits les chiens, les Chinois.

Je me lève et cherche un évier. Je déambule dans le « restaurant » et entre sans le savoir dans la cuisine. Aie ! Notre Cossette et un autre plus jeune sont accroupis par terre. Ils forment de leurs doigts les Momos que nous avons commandé. Après une seconde d'hésitation je fais le geste de se laver les mains et ils pointent une auge avec un robinet. Quand je demande du savon ils m'indiquent un vieux paquet de Sunlight au bord de la pièce d'eau. Je m'avance et je découvre que si le paquet contient bien du savon, il n'a jamais été ouvert...

Je remonte sur la terrasse perplexe et mange du bout des dents les mets servis dans les bols en plastique.

Je ne serai pas malade.

Hier, avec mon assistant Lamsang nous avons pris le thé chez Nyima. Cela confirme ma première impression lors d'une soirée chez un professeur d'anglais, son épouse et leurs trois enfants. On est à la limite de l'insalubre non pas en termes de propreté car ils sont soigneux et propres sur eux et chez eux mais en matière d'infrastructure. Un simple robinet de cuivre que nous avons connu dans les arrières cours de nos grands-mères autour duquel on va se laver, rincer sa vaisselle, faire son linge. Une pièce de trois sur trois où l'on mange se distrait et où l'on couche les enfants, une petite cuisine avec un rideau pour partager et une chambre, je suppose des plus petits, et des parents. Nyima étant célibataire, elle ne dispose pas d'une pièce d'eau personnelle.

Pour avoir été invité chez le directeur, ce ne sont sûrement pas les conditions de vies des membres du personnel qui engloutissent les dons des sponsors. Comparaison n'est pas raison mais nos plus pauvres quand ils ont un toit peuvent rivaliser de luxe et de confort avec ces gens qui travaillent dix heures par jour à former une jeunesse en exil qui manque de tout.

Ici la logique du système s'applique à tous et on ne voit pas de différences entre les gens de la direction et le simple professeur. Je n'en suis que plus renforcé dans mon idée de parrainer cette organisation et par là cette enfant de treize ans.

Treize ans et elle en paraît dix voire moins. Elle est sur terre sans aucun papier ni déclaration de naissance. Elle n'existe pas en fait. Un passeport est quasi inenvisageable et faute de visa elle presque condamnée à rester dans ce pays qui l'accueille.

Selon Nyima peu de ces enfants devenus adultes retournent au pays. Les plus téméraires attendent des envois de réfugiés aux USA ou en Australie organisés par la croix rouge ou des ONG occidentales.

Départ pour un trip de trois heures trente aller simple tout compris.

Nonante kilomètres quand même. Et ça part et ça frappe à la figure, les paysages vallonnés contrastés par la lumière matinale.

Les arbres en crête se découpent comme des miniatures, les rivières de fond de vallée semblent des nervures brillantes.

J'ai peur de me répéter mais c'est un émerveillement derrière chaque tournant. Les dépassements sont rares mais dangereux. Et pourtant je n'ai aucune appréhension, je regarde rarement la route, je suis le nez collé à la vitre comme un enfant à la vitrine du Grand-Bazar de Liège à la saint Nicolas.

Les chiens errants sympathiques, les boutiques, les ânes écartés à coups de triques, les croisements de camions acrobatiques bref un spectacle à 360° comme un manège qui me fait tourner la tête.

Arrivée à Mandi que l'on découvre en passant sur un pont jeté par les Anglais en 1877. Tous les jours il est repeint à la poussière et doit sûrement sa longévité à ce traitement original.

Dédale de ruelles emplies de boutiques et de boutiquiers. Nous prendrons le petit déjeuner dans l'ancien palace du maharadjah local. Sans pouvoir mais pas sans fortune il s'est reconverti dans l'Horeca local. L'endroit est curieux hésitant entre le chic anglais suranné et le kitsch indien d'avant la décolonisation. C'est presque joli et les toasts au beurre salé de l'omelette sont très... british. Je goûte la spécialité locale, une sorte de crêpe épicée au gingembre avec un fond d'oignons absolument délicieuse et roborative.

On repart. Je m'installe au fond du 4X4 sur les banquettes transversales pour la montée magique vers les lacs du Rewarsale. Ils sont sept mais on en verra que trois. Pour les autres il faut être à la recherche de Tchang avec sherpas et piolets pour les apercevoir.

FA-BU-LEUX ! la montée est sortie du Livre de la jungle ou d'un conte Indu au milles couleurs et senteurs. La température monte au fur et à mesure de notre grimpe et je peux mettre mon nez dehors comme Mirza.

On croise une fanfare qui se rend à un mariage. On en verra plusieurs.

C'est la saison paraît-il.

Les lacs ne sont pas extraordinaires mais les vues qui plongent dessus sont à couper le sifflet.

Visite des grottes où un Shiva-machin est venu méditer. On le comprend. L'endroit est magique. Ils ont le tour les moines pour dénicher les plus beaux endroits au monde. Que ce soit dans nos forêts, sur le mont Athos où partout ailleurs, ils ont toujours eu le chic pour se réserver les plus belles places assises (Assises ha ha !).

Descente et visite du chantier d'un temple voué à Bouddha. Colossal bien sûr et totalement disproportionné à l'environnement. Sans commentaires. Le village est plutôt sympathique. Son lac est très fréquenté par les familles.

On peut y nourrir de très vilains poissons qui mendient leur pitance la gueule grande ouverte. Tiens on dit gueule pour un poisson ?

Retour avec un arrêt à la résidence du Maharadjah pour un lunch tardif et ça repart pour soixante kilomètres au total dont un de ligne droite (en tout).

Ce soir j'ai invité mes guides avec leurs épouses au restaurant. J'ai eu l'impression d'avoir dit un gros mot ce faisant. Nyima jubile car les femmes sont rarement de la partie. Le Dalaï aurait paraît-il paraphrasé

Aragon en désignant la femme comme l'avenir de l'homme. Il ne surveille que de très loin ses troupes qui ne semblent à ce sujet pas encore prêt à revoir leurs préjugés. Le dîner se passe bien encore que je sente les épouses ne pas se sentir à leur place. Tant pis.

Journée complète de tournage. Plus de cent quatre-vingt séquences pour aujourd'hui et déjà 483 au total depuis mon arrivée.

Tout ce travail me condamne à faire mon possible pour vendre ce reportage. On verra. Ce n'est pas mon métier la vente.

Je suis un peu plus fatigué que d'habitude.

Rideau.

Matin. Epluchage et classement des séquences. Recharge des batteries et remise en ordre du matériel. Je vais cet après-midi seul dans la campagne. A force d'être entouré de gens, je choisis de partir droit devant. En solitaire.

Par d'étroits chemins de ciment qui serpentent dans les rizières, je m'avance dans la campagne.

Les plantations sont couvertes d'un duvet vert. Ça et là on est ébloui pas le reflet des grandes flaques d'eau qui remplissent ces terrasses.

Chaque fermier rencontré me salue avec ce hochement de tête tellement particulier aux gens d'Asie. Un mélange de surprise, entendement, déférence et fierté.

Je marche avec comme ligne de mire le toit doré d'un temple. Il disparaît et réapparaît à la faveur des accidents de terrains. Les chemins me font longer des fermes où travaillent des femmes aux habits colorés.

Je suis dans la photo.

Dans le fond d'une impasse de bambous, un vieux aussi ridé que le paysage me prend presque par la main pour me remettre dans le droit chemin. Il ne sait pas où je vais mais il m'y emmène.

Je longe puis traverse par guet une rivière truffée de grosses pierres rondes et polies comme des fesses.

Je croise un bouc qui m'avise, m'attend au détour du chemin et me donne un petit coup de corne au passage, juste pour marquer le coup.

Au-dessus d'une butte je contemple les trois maisons qui sont accrochées à cinq cent mètres sur l'autre flanc. Au centre une grande plaine morcelée de rizières déjà vertes coule une rivière. Le tout est caressé de soleil. Les maisons sont dans l'ombre d'une pinède dont les troncs épars laissent filtrer une lumière rasante qui étire l'ombre des pins aux aiguilles fines et collantes.

Je traverse la plaine et sa rivière et commence à grimper. Des cris et des rires viennent des maisons lointaines.

Par contraste le silence en plus lourd et me rassure.

Je me faufile entre les troncs écaillés pour me retrouver au pied du monastère dont la forme sinon la taille font penser au Potala.

Je m'approche et je pénètre librement dans l'enceinte. Attiré par les trompes et les prières chantées depuis le bas de la montée, j'entre dans la gigantesque cour intérieure du temple pour écouter les voix de basses, les trompes et les cymbales qui ponctuent les prières.

FASCINANT !

Les quatre galeries entourant cet atrium sont enfumées d'encens. L'air est un peu âcre. Cette brume chaude voile le passage furtif de la silhouette orangée des bonzes. Ils semblent en apesanteur ceints qu'ils sont de la bure qui les couvre jusqu'au pieds.

Je quitte l'endroit impressionné par le décorum et l'ambiance qu'il parvient à créer.

Je regrette presque le manque total d'illumination qu'il m'inspire.

Retour à la Casbah dans lumière de bronze. Souper avec les enfants et nuit noire.

Deux jours de tchatte avec Marc à propos de ces voyages et expériences. Il revient de Birmanie et ses photos magnifiques reflètent l'éblouissement qu'il perçoit dans les constructions, statues, symboles et incarnations bouddhiques. Vendredi après-midi nous partons dans la ville la plus proche faire tirer quelques photos que je voudrais offrir à mes hôtes.

Palampur est une ville moyenne caractéristique de ce que l'on peut traverser en allant vers la capitale tibétaine en exil Dhramsala.

Une série de maisons en bois et en « ce-que-l'on-peut » saignée d'une étroite nationale ou deux camions se frôlent quand ils se croisent.

Des bas-côtés absolument dégueulasses, une longue série de coups de klaxons qui n'en forment plus qu'un, des commerces qui vendent la même chose qu'à côté, une fumée âcre et noire sortie des intestins cancéreux de poids lourds antiques, une poussière jaune et sale qui repeint le décor, bref un cocktail fait de couleurs clinquantes, de crasse dantesque et d'odeurs suspectes qui donne une bonne raison de me laisser un souvenir magique et inoubliable malgré la laideur de l'endroit et la beauté des femmes qui le peuple. Nous achetons quelques kilos de pommes pour mettre du rouge dans la vie des enfants.

L'air que l'on respire à l'école n'est pas intact de toute pollution mais il y a peu de véhicules et seule la poussière soulevée par le manque d'eau en période de non-mousson vient parfois irriter mon filtre à air.

Cette journée passée dans cette ville moyenne me laissera une gorge serrée et ne promet rien de bon pour la suite.

Fin d'après-midi, sur la terrasse de notre logement, nous avons une discussion avec Marc et Mr le Directeur de l'école.

Il nous apprend qu'en conclusion d'une récente réunion des principaux dirigeants et directeurs d'écoles Tibétaines en exil, le Dalaï Lama aurait exprimé son mécontentement quant à la qualité de l'enseignement de ces établissements. Il aurait rappelé que but initial de la création des TCV et autres écoles Tibétaines en Inde était de « produire » des adultes capables de gérer de façon moderne et efficace un futur état Tibétain.

Sa sainteté aurait clairement exprimé que ce but n'était que trop rarement atteint et cette situation devenait par conséquent une menace quant à la pérennité du mouvement voire même un danger potentiel pour sa survie. La critique était lourde et semblait affecter cet homme issu des TCV avec une carrière de près de trente ans au service des écoles.

Après seulement trois semaines de vie à Suja, je me hasarde prudemment à donner mon avis sur la question. Je compare un locataire et un propriétaire avec un réfugié et un natif.

Les jeunes Tibétains en Inde sont, il me semble, moins enclins à investir et à s'investir dans un pays qui n'est pas le leurs. Tous les réfugiés sont quelque part locataires de leur pays d'adoption mais avec un hypothétique retour au pays, les Tibétains me semblent encore moins motivés à croire en leur avenir et à l'endroit géographique où ils pourront l'exprimer.

Ces trois semaines passées au centre de l'école m'ont fait voir des jeunes gens certes enthousiastes et rieurs. Néanmoins, ils me semblent utiliser beaucoup de leur énergie à traîner au jour le jour un passé lourd d'une culture peu préparée aux défis de la société d'aujourd'hui.

Certes ils travaillent dur mais les tâches quotidiennes, les heures de prière et autres réunions et sermons sur le bien-fondé de la cause du Tibet m'apparaissent comme une dilution de leur potentiel. Tout ce fatras idéologique a une raison d'être mais n'encourage pas à la découverte et à l'ouverture.

La présence de la religion et des bien-fondés écologico-sociaux des discours bouddhistes nous semblent un juste retour à la raison pour nous occidentaux qui avons tout et trop mais quand il s'agit de partir à la conquête de toilettes individuelles, d'une machine à lessiver ou de moyens rapides et efficaces de communication ou de transport nous n'avons plus la voix au chapitre car ces conquêtes nous ne devons plus les faire.

Je commence à me demander comment je vais remettre dans les sacs ce qui s'y trouvait à mon arrivée. Nous partons voir un Chum. Sorte de représentation mi-prière et mi-musique et danse. C'est extrêmement répétitif et pour paraphraser ce qui fut un ami autrefois : « au Tibet on ne fait rien mais on le fait longtemps ».

Ça se passe dans un monastère à une heure de marche.

Nous prenons les enfants non scolarisés avec nous. Ça leur fera un petit changement.

Ma (notre) protégée, elle s'appelle Tsering Dolma, a mis les vêtements que je lui ai achetés. Dans un premier temps j'avais demandé à la dame qui s'occupe de sa « maison » de ne pas les lui mettre pour ne pas créer de déséquilibre dans sa « maison ». La plupart des enfants sont vêtus d'habit de récupération.

A la voir habillée de neuf, elle souligne par sa beauté et son élégance naturelle la fraîcheur de son habillement. Nous partons donc en promenade et elle garde une distance faite de pudeur de gêne et d'un peu d'appréhension.

Elle arrive du Tibet et ne voit des Indiens et des blancs (peu) que depuis trois semaines.

J'ai décidé de la parrainer parce que c'est une fille et que les filles ont encore moins de chances que les garçons de se tirer d'affaire.

Je ne cache pas que ma décision a été influencée par la douceur et l'intelligence qui se dégage de ses attitudes. J'ai tâché de ne pas encombrer un peu plus sa courte vie par des effusions inutiles. Je me contente d'essayer de nouer un dialogue à travers Nyima et Lamsang qui traduisent comme ils peuvent dans un Tibétain qu'elle comprend à peine. Le Tibet est grand comme l'Europe, il n'est donc pas étonnant qu'entre concitoyens on se comprend de moins en moins bien quand la distance augmente.

Lorsque je vais manger le soir dans leur « maison » elle se réfugie dans la chambre qu'elle partage avec ses douze autres condisciples, à deux par lit pour se tenir chaud. Elle n'en descend qu'au moment de mon départ pour me dire au revoir. Cette indifférence me plaît, elle nous préserve d'une prochaine séparation difficile. Un lien tissé trop vite et trop fort n'amènerait qu'un déchirement de plus pour elle et un mauvais souvenir pour moi.

Pamplung (le monastère)

Les voix graves sont impressionnantes bien sûr mais à mes oreilles les cymbales semblent sonner de la même façon depuis des dizaines de minutes ou d'heures. Ce qui lasse un peu.

Aucune ironie dans mon discours, simplement la constatation d'être né à huit mille kilomètres d'ici.

Une distance géographique et une plus grande distance encore avec la mentalité, les us et coutumes, la religion.

C'est pourquoi les amateurs occidentaux de bouddhisme me sont toujours, et encore aujourd'hui après cette expérience, apparus aussi maladroitement que des blancs s'essayant aux percussions africaines, des célibataires apprenant consciencieusement la Salsa ou ces femmes voilées laissant apercevoir leurs yeux bleus du foulard. Je pense qu'il est des choses qu'il faut être et qui ne s'apprennent pas.

Samedi soir. Je suis l'hôte d'honneur d'un dîner donné en ma faveur. Sont présents Marc, Nyima, Lamsang, le Directeur et le Principal. Le buffet chaud est varié et après quelques discours et remerciements, nous retournons dans nos quartiers pour boire une ultime bière.

Il est dix heures. Je me rends à la maison pour dire au revoir aux enfants et à Amlah qui fut tout au long de mon séjour celle qui m'a nourri avec «ses» enfants.

Dès le début, j'ai demandé à souper dans une « maison » et je ne le regrette pas.

J'ai acheté un carnet de « poésie » pour que Tsering note ses petits secrets dès le début. Ce genre de journal est rarement tenu mais on peut toujours espérer qu'elle fasse l'effort pour se raconter sa courte histoire. Il faut savoir qu'au fil des années, beaucoup d'enfants perdent la trace de leurs parents au Tibet. Il ne leur reste alors rien de leur passé.

J'entre dans la maison et je trouve Amlah. Elle me sert un thé noir et appelle Tsering qui descend.

Je tente de lui faire comprendre à quoi sert le carnet et lui offre, elle dit merci et encore merci et encore merci. Je lui explique par gestes que je pars.

Je sais qu'elle sait.

Je me lève et patatras ! de grosses larmes coulent de ses yeux. Tout ce que je craignais... sans grimaces, elle arrive même à pleurer en beauté. Je la sers un peu contre moi et je console la « maman » qui y va de quelques larmes aussi. Elle qui a dû en voir d'autres, parvient encore à s'émouvoir de ce genre de situation. J'essuie les larmes sur le visage de la jeune fille et c'est la séparation.

Un dernier signe de la main et...

La reverrais-je un jour ? Sera-t-elle une raison suffisante pour revenir en Inde ? Rien n'est moins sûr.

Suja est loin. Sans projet ou but à poursuivre si ce n'est cette petite fille en devenir il faudra une grosse motivation pour faire le voyage. Faut il rajouter à sa peine une autre source de déception ?

Ces trois semaines n'ont pas été une sinécure mais je m'attendais à pire.

Les longues soirées ennuyeuses et les périodes de solitude ont été rares.

L'inconfort est le signe que je n'ai plus quinze ans. La nourriture est un vecteur de plaisir que la beauté des paysages ne compense qu'un temps. Le travail, les interviews furent un réel bonheur car je pouvais compter sur la bonne volonté de tous. Les rencontres furent innombrables.

Dans un voyage comme ça il y a deux moments difficiles : prendre la décision et quitter Liège.

SUJA 2008